

SANS REMÈDE

N°3

« VOUS ÊTES SUR TERRE, C'EST SANS REMÈDE »
S. Beckett



sans.remede@laposte.net

sansremede.fr

Août 2011

1 euro ou
plus ou rien

PRÉAMBULE

Sans Remède est composé d'une équipe d'anti-professionnel-s de la santé qui rit parfois malgré son sérieux.

Sans Remède est un journal sur le système psychiatrique, alimenté par des vécus, des confrontations et des points de vue, dans une perspective critique.

Sans Remède ne voit pas de victimes dans les hôpitaux, mais des psychiatrisé-e-s. Nous sommes des individu-e-s avec leurs histoires, leurs aliénations, leurs souffrances, leurs plaisirs, leurs combats, jamais de symptômes.

Sans Remède n'est pas radicalement contre la prise de médicaments, mais se pose la question du pouvoir médicamenteux. Nous sommes contre l'usage excessif et systématique du médicament.

Sans Remède parle d'enfermements, du pouvoir psychiatrique et de ses effets, autant dans les murs qu'en dehors. Ce pouvoir n'est pas que le fait des médecins, il nous implique toutes et tous. Il requiert notre acceptation de manière douce ou violente.

Sans Remède ne propose pas de critique constructive pour penser un nouvel enfermement psychiatrique. N'importe quel soutien apporté à l'autre ou rapport de soin devient critiquable dès qu'il s'institutionnalise. Il ne s'agit pas de réinventer l'hôpital ou un quelconque lieu de soin.

Sans Remède n'est pas qu'un journal papier, c'est aussi une tentative de s'organiser ensemble pour éviter le plus possible d'avoir recours à l'institution.

Sans Remède ne laisse pas de tribune aux membres de l'institution psychiatrique, car d'autres moyens d'expression sont à leur disposition, au service de ce pouvoir.

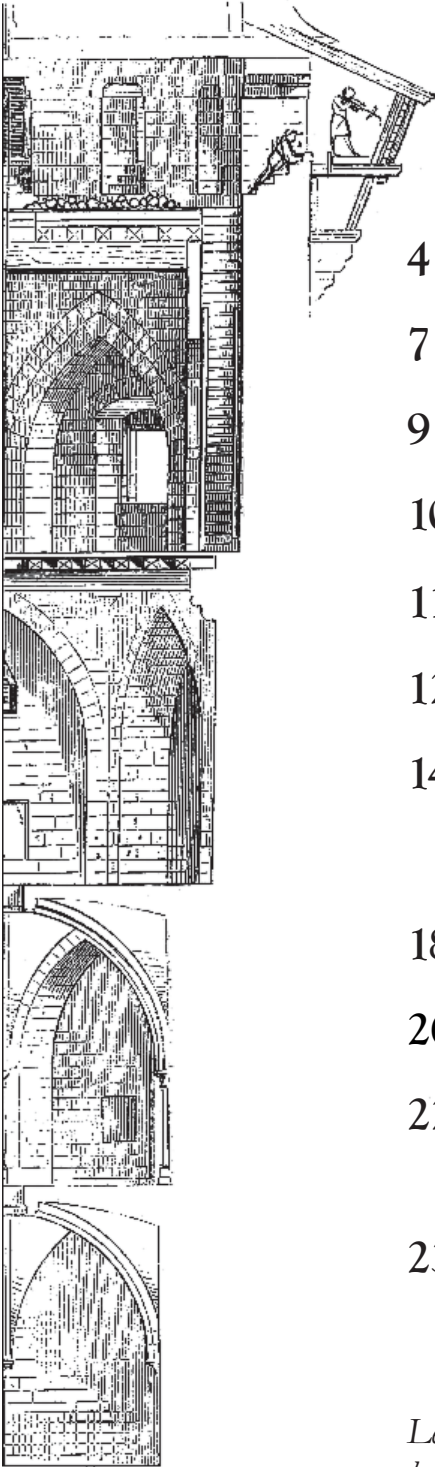
Face à la psychiatrie et au monde qui va avec, il s'agit de travailler à sa destruction. Dans l'intervalle, il s'avère nécessaire de se défendre et de s'organiser.

SANS SOLUTION.

2
—
3



SANS REMÈDE



SOMMAIRE

- 4 ♦ En contrepoint à ma vie d'anonyme
 - 7 ♦ Une forme d'illumination comme une autre
 - 9 ♦ On a reçu...
 - 10 ♦ Contre les professionnel-le-s
 - 11 ♦ « Un rien mal à la gueule... »
 - 12 ♦ Rispéridone
 - 14 ♦ L'extension de la contrainte
*LA LOI DU 22 JUIN 2011 SUR LES
« SOINS SANS CONSENTEMENT »*
 - 18 ♦ Compte rendu d'un atelier de discussion
 - 20 ♦ Extrait du journal Marge
 - 22 ♦ Le labyrinthe dont vous êtes le héros
FAIRE UNE DEMANDE DE DOSSIER MÉDICAL
 - 23 ♦ Zozo-le-skizo
- ♦ **Cahier central : Amours enfermées**

*Les dessins qui se sont invités dans les pages du journal ont été faits par la copine Lia qui nous a permis de les utiliser à notre guise.
Grand merci.*

Nous avons besoin de vos contributions, qu'elles concernent un internement, un diagnostic, un traitement, une expérience de proche ou de confrontation à l'institution ainsi que de vos réactions à l'actualité qui pourront être publiées dans le journal ou sur le site **sansremede.fr**.

Vous pouvez envoyer vos contributions via la boîte mail **sans.remède@laposte.net**

Ou à l'adresse postale suivante :

Sans Remède

Hameau de Francou 09240 DURBAN sur ARIZE

EN CONTREPOINT À MA VIE D'ANONYME

4
—
5



Le délire.

Dans le jargon médical, B.D.A : Bouffée Délirante Aiguë. On parle aussi beaucoup d'"épisode". Épisode délirant, épisode psychotique. Il s'agit du moment où l'on « pète un plomb », où l'on largue tout – quotidien, rationnel, normalité – pour voguer, en général à vive allure, vers l'irrationnel. Vers ce qui nous manque, sur nos territoires vidés de toute idée de magie, débarrassés de tout mysticisme, sur nos territoires cherchant à éradiquer toute idée de collectif, de cohésion, abjurant tout projet de révolution ; alors on s'en charge, on s'en charge si fortement que l'on arrive à genoux, pliés sous le poids des symboles, à la porte des hôpitaux. Souffrant terriblement, ou euphorisant jusqu'à la lumière, ne demandant qu'à parler, qu'à se vider, qu'à être suivis, ne demandant rien d'autre que de partager toute cette nouvelle science. Seulement, le docteur n'est pas là pour nous suivre. Il est là pour nous ramener dans son désert.

Selon ma psychiatre "commis d'office" de l'hôpital,



mon diagnostic fut celui-là : « épisode psychotique aigu ».

Personne ne m'a donné de drogues, de champignons, je n'ai rien fumé, rien pris. J'ai commencé par faire

SANS REMÈDE

des insomnies ; j'avais entrepris de tout regarder, de tout remettre en question. Je me sentais neuve. C'était l'été, il faisait beau, les gens étaient ouverts, souriants, détendus. Prêts à partager avec moi ces découvertes. Au fur et à mesure de mes nuits presque blanches, je me sentais de mieux en mieux, désinhibée. J'étais quand même bien consciente qu'il me fallait me reposer : je suis allée acheter des capsules de valériane, qui pouvaient la mort – mais qui étaient censées me faire dormir. J'ai remplacé le café par de la tisane, le thé de l'après-midi par du tilleul : rien n'y a fait. J'essayais de calmer ce sentiment que je qualifiais déjà d'« euphorie », mais j'étais allée trop loin. Après quelques nuits où je ne dormais plus que trois ou quatre heures, je n'ai plus dormi du tout. Un ami était avec moi, m'écoutait : je commençais à monologuer, tout m'inspirait, tout prenait du sens. Le délire avait commencé.

En contrepoint à ma vie d'anonyme, d'inconnue sans importance diluée dans la ville, au fait que « rien ne change que je sois ici ou pas », j'ai opposé ma soudaine et cruciale nécessité. Cette fois, je compte, je suis venue sauver le monde, pas moins que ça. L'égoïsme éclôt brusquement dans le délire. Le symbole, le rite retrouve son importance. Je ne vais pas chercher à résumer ici ce délire qui fut



le mien. Trop complexe, touffu, et trop de détails ne renvoient qu'à ma propre histoire. Néanmoins, je peux tenter d'en livrer une petite photographie, un « flash ». Non pas un morceau de cet éclair qui m'électrises plusieurs jours, car l'éclair a disparu, l'orage est passé. Mais un essai de reconstitution de sa lumière.

Le jour se lève sur la Nationale 20. Je suis de la nuit, comme ceux que je croise. Il y a les gens de la nuit, et les gens du jour : ceux qui nous empêchent de vivre sont ceux du jour. Ceux de la nuit les font vivre : ce sont des Noirs, des Arabes, qui vont ou qui reviennent du travail. Je croise un laveur de carreaux, avec qui je ris beaucoup et qui me dit que j'ai raison, en tout. Il prend mon téléphone, le réseau est en train de se faire. La révolution est en marche. Je sens que bientôt, je conduirai la révolution à travers les rues de Paris, je chante les slogans que tous se réapproprièrent, je marcherai nu-pieds ; et si j'étais la messie ? Je me sens infiniment bien, je suis en train de TOUT comprendre. Tout s'enchaîne, je ne mange plus, je ne bois plus, je vais bientôt donner naissance à une nouvelle race, sans estomacs ni viscères, une race sans dedans visqueux, sans trace de sang poisseux, une masse de chair. J'ai des pouvoirs, que je vais apprivoiser, je me sens légère ; je m'allonge par terre et guette l'avion qui explosera, chargé de mon père : est-ce pour cela que j'ai si mal ? La terre va brûler ; l'Afrique a déjà commencé. Je lance un appel à tous ceux que je connais – effort de mémoire inimaginable – pour venir me rejoindre dans la maison, dans la cour : seul espace épargné. Pour sauver l'humanité, ne voyez-vous pas que j'empêche le soleil de toucher la terre, en ne m'arrêtant plus de parler ? Nous vivons plusieurs vies, nous les gens de la nuit, d'ailleurs, la mienne se termine ce soir. Je vais mourir tout à l'heure, frappée par le virus, et j'ai peur.

Je suis surveillée. Ils me veulent, ces révolutionnaires, je brûle leur *Appel* avec mes fiches de paie, je broie mon téléphone. Des éclairs d'une folle lucidité me traversent : une douleur immense... je lance mes affaires par la fenêtre. Me crois épiée. Me crois violée. Me crois investie d'une terrible mission.

J'attends Uranus, tous mes livres sont passés par la fenêtre, attendent avec moi sur l'herbe. L'étoile viendra.

**Cette fois, je
compte, je suis
venue sauver le
monde,
pas moins que ça.**

Je m'allonge, j'attends tous ceux qui doivent me rejoindre. Ils vont assister à ma transformation, je vais grandir. Je dois évacuer sous leurs yeux un morceau de moi, probablement un morceau de merde. Chier sous les yeux des gens, même s'il s'agit de gens que l'on a choisis, qu'y a-t-il de plus horrible aujourd'hui ? à moins que je ne me mette à accoucher, je ne sais pas. Mais quelque chose va sortir de moi, sous leurs yeux, et j'ai honte d'avance. Le temps passe, et rien n'arrive : la transformation n'a pas l'air d'être pour ce soir. Je suis comme une voiture lâchée sans frein dans une pente. Le sol se dérobe sous mes pieds, je sais qu'il faut dormir, je sais qu'il faut manger : je n'ai plus le temps, il y a trop de choses à penser.

Un taxi arrive, ça tombe bien, j'ai à parler. Que l'on m'amène l'homme que j'aime au plus vite, on parlera politique après. C'est avec lui que tout est possible, avec lui que la révolution va se faire. En route !

Je ne comprends rien, où m'amène-t-on ? Je pensais arriver à la maison de la radio, dans ses grands bâtiments de verre. Certes, trop petits pour refléter tous mes propos, mais ç'aurait été un bon début, et au lieu de ça, j'arrive dans un lieu bizarre, en pierre. Ce sont tous des acteurs, des acteurs qui jouent très bien ; c'est une grande mise en scène faite

à mon intention, on n'attend que moi : déjà ailleurs, hors de ces murs, on me fête.

Ce grand jeu-là n'est qu'une étape, une étape à franchir, pour le retrouver. Il va venir. On cherche à me tromper : on m'en amène plusieurs, des hommes, tous en blouse blanche, et on voudrait me les faire prendre pour lui. On veut que je l'oublie. Mais où suis-je, ici ? Je m'assoie dans un coin de la pièce où l'on m'a mise, avec ma mère, assise sur une chaise en face de moi. Un type, déguisé en docteur, prend des notes. Ma mère me regarde d'un air... paniqué. Elle a peur de ce que je vais dire, de ce que je vais faire, elle sait qu'elle n'est pas allée assez loin, sait que je vais la dépasser. Elle a peur de moi, elle m'a confiée à des médecins. Je la croyais plus forte, reine des sorcières ; elle non plus ne comprend rien, elle aussi veut m'étouffer. L'homme en blouse blanche me demande de parler : je lui raconte ce que je peux, ce qui sort de ma bouche. Shéhérazade des journées, pour empêcher le soleil de nous tuer, en parlant, je retiens la lumière ; ici, on ne sent déjà plus la chaleur. Ici, il

n'y aura bientôt plus d'air. Je sens que les infirmières sont touchées par ce que je raconte, l'accouchement par le rire, l'accouchement dans le bonheur : elles sentent que j'œuvre pour « notre sexe », nous nous pénétrons par les regards. Mais les hommes sont fermés. Ils ont tous les yeux marron, comme lui. Ils lui ressemblent tous ; ils l'ont mélangé. Ils cherchent à me le faire oublier, mais tant que je m'en souviendrai, ils n'y parviendront pas. Son regard, je le tiens entre mille. Je veux sortir ; on me bouscule, on me ramène, je cherche à me laisser tomber : on me soulève. Je me retrouve allongée sur le ventre, tenue de tous côtés, je me débats, je crie, je ne peux plus bouger ; et dans la fesse, une douleur inouïe.

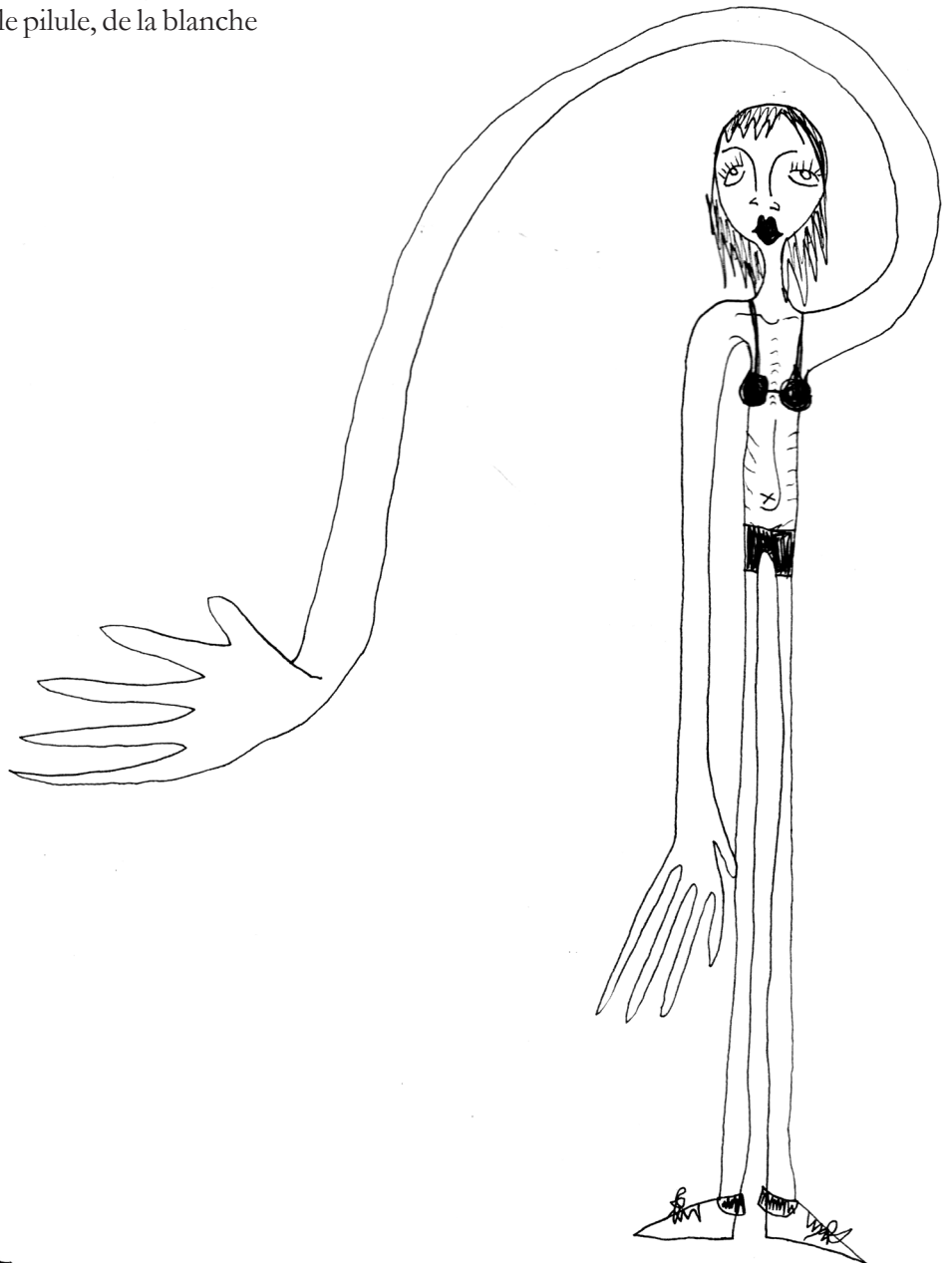
Juste avant cette piqûre, je l'ai vu écrire. Il a noté les pathologies qu'il croyait discerner, les symptômes. Il a cherché à faire entrer la nouvelle patiente que j'étais dans une case, afin de savoir quelle pilule, de la blanche

ou de la jaune, il me faudra avaler. J'aurais aimé que les soignants m'écoutent, qu'ils me racontent ensuite, « revenue à moi », ce que je racontais alors. Peut-être achètent-ils de la poésie : bien rangée sur des étagères, elle ne leur fait pas peur. Quand elle se propulse dans la rue, qu'elle remue la vie bien ordonnée de leur hôpital, ils la rentrent au plus profond de la chair avec des seringues de fer. On assèche les racines à coups de produits puissants, car on ne connaît pas cette sorte de plante, on a peur de ce mystère.

Sortie, devant le mur de l'hôpital, j'observe les voitures qui glissent le long de la route. À cet instant, je ne pense pas, je suis vide. Mais maintenant, je me vois : un arbrisseau auquel on a coupé ses racines, et que l'on jette dans la pente, lui ordonnant d'aller aussi vite que ces machines bruyantes.

P.

6
7



SANS REMÈDE



UNE FORME D'ILLUMINATION COMME UNE AUTRE



Ce texte est issu d'un entretien avec un ami ayant vécu un « délire » il y a plusieurs années. Il revient ici sur les prémises de son état dit délirant. L'entretien, qui revient notamment sur le lien entre le cinéma et le « délire », est restitué dans son intégralité sur le site internet de Sans Remède.

J'ai commencé par dormir très peu, c'était à l'époque où je fumais pas mal de joints avec des amis. Ça a débuté avec de l'euphorie : quelque chose s'est emballé. Euphorie, je ne sais pas si c'est le mot. Enthousiasme, en tout cas. De l'exaltation, ajoutée au fait de ne pas dormir.

C'est arrivé en février, si je me souviens bien. À l'époque, je suivais des cours dans une école de jazz, depuis 4 ou 5 mois déjà. J'étudiais le piano et je me suis mis à découvrir une nouvelle façon de jouer. Ça a été un des premiers éléments déclencheurs. Il y a un moment, comme tu as pratiqué des accords, des thèmes différents, tu commences à avoir ça dans les mains, tu as emmagasiné un peu de connaissances. Et ce qu'il y a, c'est que j'ai pris conscience de ça en un coup. Du jour au lendemain, littéralement. La première fois j'avais décidé, pour voir, de jouer sans cadre prédéterminé, sans partir d'un morceau ou de quoi que ce soit. Juste s'asseoir à son piano et commencer à pianoter sans se soucier de l'harmonie ni d'autre chose. Et en fait ça donnait des choses vraiment intéressantes. Je prenais conscience de nouvelles possibilités. C'était vraiment chouette. Je me rendais compte que je pouvais improviser totalement pendant une longue période, une heure par exemple, et y prendre plaisir. En plus comme c'était une nou-

velle découverte, c'était très enthousiasmant. Ce dont je me souviens, c'est que j'ai montré ça à mon prof, et il était très enthousiaste lui aussi. Il m'a fait une liste des compositeurs que je devais écouter.

C'est ce jour-là, le jour du cours de piano, que ça a commencé à s'emballer. Je pensais à plein de choses ! Enfin oui, c'est des bouffées maniaques. Tu passes tellement de temps à te poser des questions sur le monde, la vie, tout ça... A un moment il faut que ça sorte. Ça peut sortir de plein de manières, ça dépend. Si tu crées, si tu composes des morceaux, ça peut sortir comme ça petit-à-petit, et parfois ça peut aussi sortir de façon plus dangereuse, parce que tout sort en même temps. D'ailleurs je me souviens que théoriquement, il y avait des idées intéressantes. On peut expliquer les choses rationnellement, le fait que je n'avais pas assez dormi et tout ça, le fait que je suis entré dans un état reconnu cliniquement comme délirant, mais ça reste une forme d'illumination comme une autre.

Je me souviens que je lisais un livre qui m'avait marqué, *Les Chimpanzés et Moi* de Jane Goodall, une femme qui a étudié les chimpanzés dans les années soixante. Elle décrit bien cette société, tout à fait complexe comme n'importe quelle société. Et quelque chose m'avait

frappé. Elle observe que les jeunes chimpanzés sont toujours occupés à jouer, et tout ce temps qu'ils passent à jouer les rend familiers avec la jungle, avec les lianes, avec le fait de sauter, de s'accrocher : très vite ils deviennent complètement à l'aise. Ce serait impossible que l'un d'eux rate une liane. C'est cette idée du jeu qui m'a tout à coup... en me mettant tout à coup à jouer du piano sans... en jouant, comme ça, sans me poser de questions, ça rejoignait l'idée qu'il fallait tout prendre dans le sens du jeu. Une espèce de légèreté. Une nouvelle façon de voir les choses.

C'est par le plaisir que l'on apprend. Les enfants jouent, ils ont du plaisir à jouer, et c'est justement par là que les choses se passent. C'est par là qu'ils vivent le monde. C'est tout à fait à l'opposé de l'idée de travailler pour apprendre, pour devenir bon. En plus c'est une idée que tu subis beaucoup quand tu étudies un instrument. Tu vois des gens qui jouent mille fois mieux que toi, tu te dis oh putain, toutes les heures de pratique qui me restent à faire... Comme on est beaucoup dans une société comme ça, tu penses toujours que tu ne pratiques pas assez, que tu pourrais passer plus de temps devant ton piano. Et là tout d'un coup, c'est passé de l'autre côté. La question ce n'était plus de travailler pour progresser, mais bien de *jouer*. Le fait de jouer du piano me procurait *déjà immédiatement* du plaisir. Il n'était donc plus question de *pratiquer* une seconde. Ce que je veux dire, ce n'est pas qu'arrivé à un certain niveau de connaissance de l'instrument j'étais enfin capable de prendre du plaisir à en jouer. C'est plutôt l'inverse : la conversion s'est faite sur le plan théorique d'abord. C'est en partant de la notion de jeu telle qu'elle est abordée dans *Les Chimpanzés et Moi*, et en la confrontant à mon expérience d'apprenti musicien, que j'ai été capable de comprendre que plus jamais je n'aurais à *pratiquer*, que plus jamais je n'aurais à *m'entraîner*, qu'il n'était plus question que de jouer. Le fait qu'on dise jouer du piano tombait bien, évidemment. Ça confirmait de façon extérieure et donc inattaquable la théorie. Je me souviens d'ailleurs m'être mis à délirer là-dessus.

déjà très peu dormi la veille ... genre deux heures ou quoi. (J'avais été à une soirée chez des amis). Quand tu as peu dormi, tu fais les choses de façon beaucoup plus directe. Le temps que tu réalises que tu veux faire quelque chose, tu es déjà en train de le faire. Du coup il y a une sorte d'assurance et d'évidence dans ce que tu fais. Et aussi dans ce que tu dis : tu as l'impression que ça tombe plus juste, doté exactement de la bonne nuance métaphorique. C'est le geste juste qui s'impose à toi, sans que tu n'aies rien à faire.

Alors ça, ajouté au fait que je venais de trouver une nouvelle façon de jouer qui m'enthousiasmait, et au fait que je développais une théorie sur l'idée que tout n'est que jeux et improvisation, tu penses que j'avais de quoi commencer à m'envoler...

Donc, le jour du cours de piano, en même temps il y avait cet enthousiasme d'avoir découvert un nouvel angle, une autre approche du monde, et en même temps je me suis mis, soudain, à avoir peur qu'il m'arrive quelque chose, à avoir peur de mourir. Comme tout était improvisation, il fallait du coup faire très attention : n'importe quoi pouvait m'arriver. Donc je commençais à avoir cette hantise qu'il m'arrive un accident, que je me fasse renverser par une voiture par exemple. En plus, comme je venais de découvrir quelque chose d'intéressant, c'était vraiment pas le moment. C'est comme si, étant conscient pour la première fois d'une nouvelle dimension de la vie, (sa dimension immédiate), la mort m'apparaissait tout à coup comme quelque chose de *vraiment* inquiétant. On voit que, à marcher en rue (je rentrais du cours de piano) et à être obsédé par la crainte qu'il m'arrive quelque chose à tout moment, j'étais déjà en plein délire. C'est intéressant parce que le fait de se braquer sur la mort était déjà un signe de délire, et en même temps on peut voir ça comme le signe de la conscience, à un certain niveau, de mon état délirant : tu es dans un état dangereux, fais attention à toi. C'est-à-dire que les signaux d'alerte sont effectivement envoyés, mais déjà à travers la moulinette du délire.

Du coup la nuit suivante j'ai été incapable de m'endormir, cette idée d'une mort possible m'étant insupportable. Ce n'est pas du tout l'éventualité que je ne me réveille pas qui m'effrayait (la question n'était pas

8
—
9

c'est par le plaisir que l'on apprend



Je crois que c'est à partir de ce jour-là, du cours de piano, que j'ai commencé à ne plus dormir. Ou alors... si je me souviens bien... oui, j'avais

SANS REMÈDE



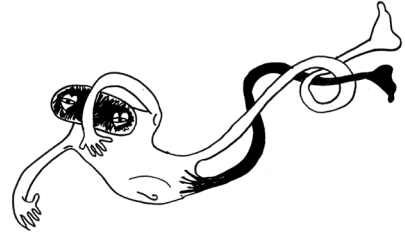
là, il n'y avait pas spécialement d'analogie entre dormir et mourir). C'est simplement que je n'arrivais pas à m'endormir : l'idée de la mort était trop effrayante pour trouver le repos. Donc je suppose qu'à partir de ce moment, avec deux heures de sommeil sur quarante huit heures et dans l'état où j'étais, la machine était emballée.

J'ai commencé à développer des idées plus franchement délirantes. Des théories maniaques. Tu imagines que tout est centré autour de toi. Des gens que tu

vois sont en fait des acteurs. Leur rôle apparent n'est qu'une façade. Ils font en réalité partie d'une grande confrérie internationale et ils t'ont repéré comme un des leurs. Ou sans doute que tout ça est prévu depuis très longtemps. Tu as été préparé, éduqué, même à l'insu de tes parents, pour un jour entrer dans leur cercle. Et ce jour est proche. Bientôt tu recevras un signe ; ils t'appelleront et tu seras initié.

H.

ON A REÇU...



Me voici parachutée dans le « monde de l'horreur » en ce lundi 6 juin 2011.

Eh oui, ma tête a lâché, mon corps aussi !

J'écris ces quelques lignes pour vous faire part de mon vécu lors de mon séjour à Ville-Evrard (deux semaines longues), hôpital psychiatrique.

Après une tentative de suicide ratée, me voilà transportée dans l'univers de la vraie folie ! Aie la chute est raide. Accompagnée et placée par mes parents, après ce geste, je me retrouve brutalement en chambre d'isolement, après une injection forcée ! Un pot et un matelas à terre sont ma compagnie. Deux jours de peine, de pleurs, de cris, de tapage....

Je finis par sortir de ce trou à rat au bout de deux jours, et me retrouve en chambre seule (ouf !!!).

On frappe ? Le psychiatre de garde arrive (ouïe quel accueil) ! Je regarde ce personnage très hautain, très sec, très humiliant à mon égard, qui s'adresse à moi sur un ton « méchant ».

L'entretien est interminable. Je ressorts au bout d'une heure en pyjama, sans papier, interdite d'appels téléphoniques, en larmes. Le pyjama fut ma tenue pendant deux longues semaines. Pas de sortie dans le parc, rien si ce n'est la nourriture, mes cigarettes.

Première nuit : bruit, cris sauvages, bave, hurlements, vacarmes sont mes premiers souvenirs ! Où-suis-je ?

J'appelle au secours, quelqu'un rentre dans ma chambre ! C'est affreux cet électrochoc.

Cette nuit fut un cauchemar, je me réveille abrutie, fatiguée. Je m'empresse de voir le médecin psychiatre qui me renvoie de plus belle aux oubliettes ! Mes larmes coulent, je me sens démunie, j'exige un coup de fil à mes parents et je l'obtiens. Je leur clame ma volonté, ils ne m'écoutent pas et raccrochent.

Les jours se suivent et se ressemblent tous. J'ai ce sentiment de culpabilité, de haine, de souffrance que je n'arrive pas à extirper de moi. Cet acte de faiblesse (pour ma part) m'a conduite à reprendre le dessus très rapidement. J'ai pensé à mes enfants, à ce qu'il aurait pu m'arriver (un peu tard non pour y penser ?), bref, à tout ce que l'on peut faire dehors quand on est bien.

Mon séjour que je pourrais nommer « un mal pour un bien » aura duré deux semaines.

14 jours de calvaire, pour seule compagnie des barreaux, des cris.....

J'en sors forte, avec une impression de dégoût. Je continue mon chemin de vie. Avec de l'aide j'y arrive et me suis jurée de ne plus vivre cet enfer.

S.

CONTRE LES PROFESSIONNEL-LE-S



[attention je suis véné... je vais... oups]

« Je dois souffrir d'un refus pathologique de l'autorité qui doit certainement provenir d'une absence de la figure du père parce que j'ai le sentiment qu'aucun-e professionnel-l-e fût-il ou elle le meilleur de sa profession ne peut quoi que ce soit à mon problème. Mon problème est le suivant : je souffre de vivre dans

un monde en guerre où des professionnel-le-s participent quotidiennement au maintien de normes qui m'empêchent de vivre. Ces professionnel-le-s du simple fait de leur position de détenteur d'une profession me renvoient au fait que je dois être quelqu'un qui fait quelque chose, qui s'emploie pour pouvoir exister. Dans le pire des cas je devrais au moins tenir dans une case : accepter un diagnostic... De ce fait ils m'empêchent d'être qui je suis. Car je ne suis pas seulement « sans profession », ni seulement « fou », ni seulement « révolutionnaire », ni seulement « con » je suis aussi celui qui ne supporte aucune étiquette et qui ne peut pas accepter de vivre dans un monde

où tu crèves la gueule ouverte si tu n'en as pas ou si tu n'as pas la bonne. Je suis aussi celui qui refuse d'être « moi » et qui affirme que personne d'où qu'il soit n'a d'autorité ni de légitimité pour analyser, juger ou soigner ce « moi ». La seule thérapie que je réclame est un soin complet, holistique et en profondeur de toute la société malade qui m'a engendré ! Autrefois on appelait ça une révolution, aujourd'hui on ne dit plus rien et on cherche chacun-e de son côté comment on va continuer à sous-vivre un peu plus longtemps... Comment on va faire pour trouver le-la bon-ne professionnel-



le qui va arranger notre problème d'existence ? Quel est le meilleur traitement qui me serait adapté ? Et pour empêcher que quiconque s'échappe de cet enfer que nous consolidons chaque jour, on ira taxer d'extrémiste le premier qui voudra crier « finissons-en ! » et de « fou » le premier qui tentera d'une manière ou d'une autre d'en finir par lui-même. On l'enfermera et on le traitera avant qu'il puisse

faire du grabuge, ça servira d'exemple aux autres et s'il y en a beaucoup d'autres on les parquera aussi : enfants, vieux, chômeurs, malades, incurables, improductifs, inactifs, hyperactifs, handicapés, anormaux, psychotiques, névrosés, normosés, déviants, délirants, délinquants, décadents, dépressifs, criminels, sectaires, terroristes, coupables, marginaux, migrants, mendiants, bipolaires, borderline, parano, skizo, tarés, vagabonds et totos en tutu... Il y aura des étiquettes pour tout le monde et non seulement tu porteras les tiennes mais tu penseras avec elles et tu verras les autres à travers les grilles que nous avons définies et toi aussi bientôt en

croisant ton semblable tu diras « ho le pauvre ! » et tu voudras l'aider, le soigner même et tu lui diras « tu sais il y a des bon-nes professionnel-le-s... » Puis bientôt tu t'apposeras tes étiquettes toi-même et tu deviendras ton propre psy, ton propre juge et ton propre flic, tu pourras enfin t'autolimiter librement tu seras devenu le rouage parfait de notre machine, TA machine, la machine parfaite et bien huilée de ce monde. Un monde parfait où les bon-nes malades posent les bon-nes questions aux bon-nes professionnel-le-s ! »

[Haaa ça va mieux excusez moi...]

SANS REMÈDE

[...] UN RIEN MAL À LA GUEULE QU' NOS VIES PASSIONNENT LES SOCIOLOGUES.
COURU D'AVANCE, NOS CERVEAUX BAIGNANT DANS L'FORMOL
POSAIT PROBLÈME À PERSONNE DE FOUTRE NOS BERCEAUX DANS C'BORDEL
ÇA OUBLIE VITE QU'ON EST MORTELS.
TELLEMENT FACILE, VIRAGE RATÉ ON EN PARLE PLUS
INCIDENT VOYAGEUR, Y'A PAS D'MÉDECINE QUI SAUVE.
JUSTE ASSEZ SAVONNÉ C'FOUTU PLANCHER POUR QU'TOUT D'UN COUP
ON ENVISAGE TRÈS SÉRIEUSEMENT ET LA POUTRE ET LA POWDRE
C'MONDE NOUS VOULAIT LA CORDE AU COU
FIL À LA PATTE, PÈTE UN CÂBLE, LÈVE L'ANCRE ET COUPE LE FIL.
LA PLUPART S'CONTENTENT DE RÉCITS,
QUAND D'AUTRES S'ACCROCHENT AUX RARES RÉCIFS.
ON EN PEUT PLUS DE TUER LE TEMPS, VOILÀ L'DRAME.
REGARDE ON S'TUE À DIRE QUE NOS VIES SONT EN PANNE.
SI ON SÈME LA PANIQUE C'EST QUE NOS ÂMES SONT EN PEINE.
L'INSURRECTION N'VIEN PAS ET NOS ARMES SONT EN BERNE.
ELLES SE RETOURNENT CONTRE NOUS.
D'TOUTES FAÇONS, POUR UN RIEN, ILS T'ENFERMENT ILS S'EN FOUTENT.
100 ANS FERMES. EN FAIRE UNE CAVALE OU UNE PEINE.
VOUS ÊTES SUR TERRE C'EST SANS REMÈDE.

Extrait du morceau de rap «Sans Remède» par Ć.

Bientôt en écoute libre sur sansremede.fr

R I S P É

Ce neuroleptique est prescrit pour la schizophrénie, mais également pour les problèmes de migraines, l'addiction au jeu, le bégaiement, la nausée, le trouble bipolaire.

Il efface la tête. Supprime ses maux comme ses
plaisirs. Efface les mots.

Il efface les souvenirs des méandres du cerveau.

Il replie les casinos, éteint leurs lumières, grille
leurs néons, avale leur argent. Retire les bijoux
clinquants du tour de cou des gens. À quoi bon
jouer ? Peu importe perdre ou gagner. À quoi bon
jouer ? Garder son argent, garder tout en l'état,
posé. Immobile.

Il a pris ma bouche, l'a ceinturée, vingt
minutes après la prise. Il a passé au-dessus de
mes paroles son filet transparent, et gluant
qui m'électrise. Policier du corps, il fait la
patrouille : il tient mes positions et mes rêves
au garde-à-vous, les mots ne partent plus se
cogner contre ses boucliers brillants ; la place
est vide, plus rien ne brûle, et
le docteur blanc
répartit les cendres grises

de chaque côté de mon désert, propre, étincelant.

J'attends la mer, et ses eaux pleines et chargées. J'espère

la mer, salée. Elle seule pourra me faire déborder, et couler leurs camions
rouges, leurs camions blancs.

En attendant, surveillée, je retiens mes reflets.

12
—
13



SANS REMÈDE



RIDONE

Dans les données après commercialisation, des symptômes extrapyramidaux réversibles ont été observés chez le nouveau-né après administration de Rispéridone au cours du dernier trimestre de la grossesse

Après sa mise sur le marché
l'enfant s'arrête aux pyramides
pour son éternité.

Ne pas ouvrir la plaquette thermoformée avant administration,
car il pourrait s'échapper.

Ouvrir la plaquette thermoformée pour voir le comprimé, *afin de s'assurer qu'il existe vraiment.*

Ne pas pousser le comprimé à travers le film de la plaquette thermoformée, car il pourrait se casser, *brisé contre l'éternité de votre délire*

Retirer le comprimé de la plaquette thermoformée avec des mains sèches, *car l'eau pourrait le faire grandir.*

Placer le comprimé immédiatement sur la langue, *ne jamais attendre.*

Le comprimé se désintègre en quelques secondes, *il se perd dans l'immensité de votre bouche.*

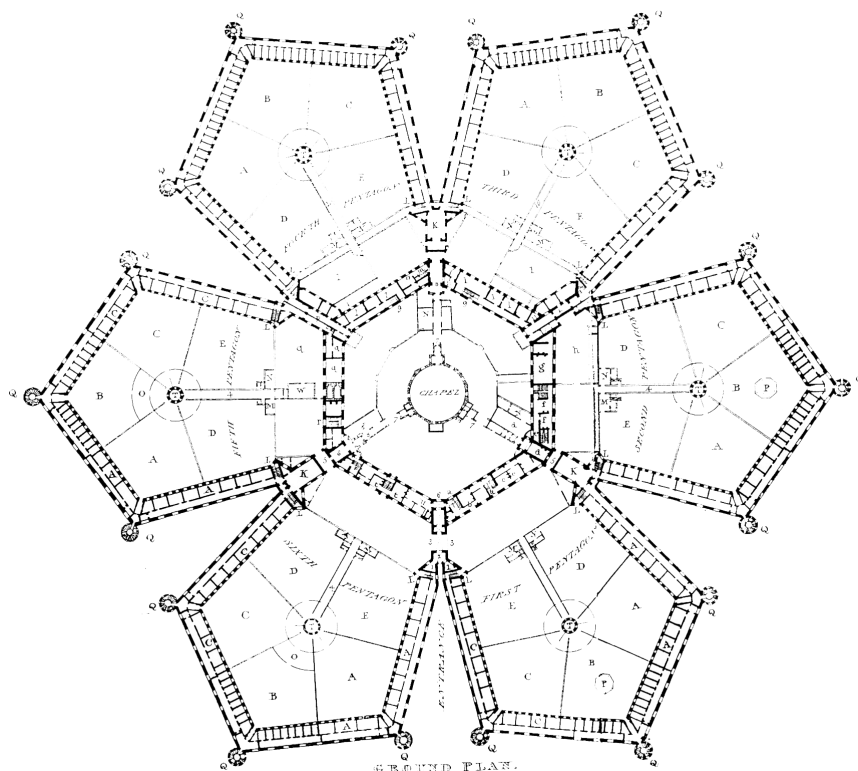
De l'eau peut être utilisée si nécessaire, *mais lui laisser de l'air : ce comprimé respire*

L'EXTENSION DE LA CONTRAINTE

LA LOI DU 22 JUIN 2011 SUR LES

«SOINS SANS CONSENTEMENT»

14
—
15



Retour sur l'élaboration d'une « petite loi » renforçant la répression, le contrôle et la surveillance exercés depuis des lustres par le pouvoir psychiatrique. Avec toujours cette volonté d'imposer les "soins" partout : dans les murs et hors les murs.

Genèse d'une loi

Il y eut le fameux discours du Pr. Sarkoz le 2 décembre 2008, quelques jours après le meurtre commis à Grenoble par un psychiatrisé qui avait fugué de l'hôpital psychiatrique de Saint-Egrève⁽¹⁾. Dans ce chapitre supplémentaire de la propagande sécuritaire, étaient annoncés un plan immédiat de sécurisation des hôpitaux psychiatriques – avec notamment la création d'unités fermées et de 200 chambres d'isolement – et une réforme sanitaire des procédures de l'hospitalisation d'office, donc l'écriture d'une nouvelle loi.

Deux ans plus tard, le constat suivant était fait : les caméras de surveillance et les chambres d'isolements ont envahi les hôpitaux psychiatriques, des grillages ont été installés, des protocoles de neutralisation physique des internés ont été mis en place.

Cette loi a été élaborée pendant deux ans mais pas votée. Avant son vote, deux recours ont été

soumis au conseil constitutionnel sur la question de la conformité à la constitution des modalités d'enfermement des personnes en hospitalisation à la demande d'un tiers (HDT) et en hospitalisation d'office (HO)⁽²⁾. En effet, les interné-e-s en HDT et en HO pouvaient rester hospitalisé-e-s aussi longtemps que les médecins le voulaient en ayant pour seul recours le juge des libertés et de la détention (JLD) ou le tribunal administratif. Ce dispositif a été jugé inconstitutionnel, ce qui a provoqué une réécriture de la loi. Désormais, les deux statuts HO et HDT doivent être confirmés systématiquement par le JLD au bout de quinze jours d'hospitalisation.

Le 22 juin 2011, cette loi sécuritaire est adoptée, malgré l'opposition, entre autres, du collectif des 39 contre la nuit sécuritaire⁽³⁾ et du collectif Mais c'est un Homme...⁽⁴⁾ qui n'auront pas réussi à la bloquer, contrairement à ce qui s'est passé récemment à deux reprises en Espagne.



SANS REMÈDE



La loi, ce qui va changer

- La notion d'hospitalisation sous contrainte est remplacée par celle de « soins sans consentement », plus large, qui rend possible les prises en charge sans consentement en ambulatoire (c'est-à-dire hors de l'hôpital).

- Le suivi ambulatoire des "patients" sans leur consentement est institué, ce qui signifie, entre autres, à domicile. Cette disposition, sous prétexte d'améliorer la continuité des soins, vise à surveiller étroitement certains "patients" dont le comportement peut, selon la formule consacrée, présenter un danger pour eux-mêmes ou pour les autres, avec toujours présente la possibilité d'une (ré)hospitalisation sous contrainte.

- Une garde-à-vue de santé publique est mise en place : instauration d'un délai, ne pouvant excéder 72 heures, pendant lequel on pourra maintenir l'hospitalisation complète sans son consentement d'une personne sans statuer sur son état, sans se poser la question de la nécessité de son enfermement. Cette période est censée permettre l'observation du "malade", afin de déterminer « *le mode de prise en charge le plus adapté* ».

Dans les 24 heures, un certificat médical doit être établi, en cas d'HO ou d'HDT (ou en HO un simple avis médical sur la base du dossier).

- L'entrée dans le dispositif de « soins sans consentement » en HDT est simplifiée. L'exigence d'un deuxième certificat médical est supprimée : « *en cas d'urgence* », « *à titre exceptionnel* », une personne pourra être internée « *au vu d'un seul certificat médical émanant, le cas échéant, d'un médecin exerçant dans l'établissement* ».

De plus, est créée la possibilité d'une admission sans consentement lorsqu'il est décidé, par un psy comme par un médecin de ville, qu'une personne nécessite des soins, sans qu'un tiers en ait formulé la demande et sans pour autant « *causer un trouble grave à l'ordre public* » (ex HO).

L'HDT sans la demande d'un tiers mais pour cause de « *péril imminent pour la santé de la personne* » est donc rendue possible !

- Dans tous les cas, le maintien de l'hospitalisation sans consentement ne peut être poursuivi au-delà d'un délai de quinze jours sans l'intervention du JLD.

Lorsque le juge n'a pas statué dans le délai mentionné, la mainlevée est acquise.

Au cours de cette période, un certificat médical doit être établi après le cinquième jour et au plus tard le huitième jour. Le défaut de ce certificat entraîne la levée de la « *mesure de soins* ».

- Dans le cas d'une hospitalisation sous contrainte supérieure à un an, une « *évaluation approfondie de l'état mental de la personne* » est prévue, par un collège composé de trois membres (dont deux psychiatres) appartenant au personnel de l'établissement.

- Enfin, la loi prévoit la création d'un collège de soignants chargé de fournir au préfet un avis sur la levée éventuelle de l'internement des "patients" en HO à la suite d'une décision d'irresponsabilité pénale ainsi que ceux qui ont été placés en unité pour malades difficiles (UMD). En plus de l'avis du collège, deux psychiatres, choisis par le préfet ou sur une liste d'experts, doivent émettre des avis concordants.

Une garde-à-vue de santé publique est mise en place

En finir avec l'internement : ni psychiatre, ni préfet, ni juge

Dans un communiqué de presse⁽⁵⁾, le collectif Mais c'est un homme..., considérant – avec justesse – que la loi du 27 juin 1990 n'est qu'un simple toilettage de celle du 30 juin 1838, réclame son abrogation en faveur d'une loi de droit commun. Et il critique la décision du 26 novembre 2010 du conseil constitutionnel⁽²⁾ parce qu'elle « *rejette le placement de l'intégralité de la procédure d'hospitalisation sous contrainte sous l'autorisation et le contrôle du juge* ».

Ce collectif affirme que « *la psychiatrie gagnerait en dignité, en légitimité, en éthique de la responsabilité, à ce que l'autorité judiciaire remplisse son rôle de "gardienne de la liberté individuelle" dans ce domaine* »⁽⁶⁾.

Très attaché aux droits de l'homme et du citoyen, ce collectif répète que « *le patient psychiatrique est un citoyen* », qu'il « *doit conserver ses droits* », qu'il « *doit bénéficier d'un droit de recours périodique et effectif (y compris sur les traitements)* ». Sauf que, à nos yeux, les soi-disant citoyens au-dehors le sont déjà très peu et que ce vernis est soluble dans la psychiatrie : sous le pyjama

bleu, vous trouvez quelqu'un-e qui subit le pouvoir psychiatrique, un-e psychiatrisé-e, pas quelqu'un-e qui a encore les moyens de se fantasmer citoyen-ne.

Jouer la carte du pouvoir judiciaire, contre le pouvoir psychiatrique et le pouvoir étatique, est une stratégie qui, outre les magistrats, ne peut séduire que les adorateurs des droits de l'homme et du citoyen. Bien que toute remise en question du pouvoir psychiatrique nous paraisse, dans un premier temps, bienvenue, si elle n'amène que la proposition du renforcement du pouvoir judiciaire, elle nous semble politiquement totalement vaine. En matière d'enfermement psychiatrique, penser que l'introduction d'un troisième pouvoir et l'équilibrage des forces qui en résulterait protégeraient le désigné usager de tout excès de pouvoir est un pari hasardeux. La loi de 1838, loi de l'aliénisme, relookée 1990, reste une excellente base pour attenter à ce qui nous reste de liberté. Bientôt deux siècles... les années passent, elle demeure, convenant à tous les pouvoirs politiques et défendue par la psychiatrie en tant que socle de son exorbitant pouvoir à l'intérieur des murs.

Mais avec cette mini-loi de 2011, nous sommes loin du bouleversement de la législation réclamé ci-dessus. Concrètement, il faudra voir si cette introduction partielle d'un juge bénéficie aux psychiatrisé-e-s. Ces derniers temps, dans un contexte de désignation frénétique de responsables, on a vu des psychiatres peu enclins à demander des levées d'HO, relayés par des préfets ne les accordant pas ! L'avis obligatoire du JLD après quinze jours d'internement et la saisine automatique de ce même juge en cas de refus du préfet de lever une HO auront-ils pour conséquence une diminution significative de la durée globale d'HO, sur un an par exemple ?

Il faudrait déjà que la mini-loi puisse être appliquée : rien que sur l'« avis des quinze jours » qui va nécessiter à peu près 80 000 décisions par an, il y a un gros doute...

J.

1. Discours qui en a réveillé certains, qui ronronnaient dans leur pratique d'une psychiatrie prétendument désaliéniste...

2. Le Conseil constitutionnel, sur décision du 26 novembre 2010 a déclaré contraire à la Constitution l'article L. 337 du code de la santé publique qui prévoyait que l'hospitalisation à la demande d'un tiers (HDT) pouvait être maintenue au-delà de quinze jours sans intervention d'une juridiction de l'ordre judiciaire. Et il a fixé au 1er août 2011 la prise d'effet de cette déclaration d'inconstitutionnalité afin de permettre au législateur d'y remédier.

Et le 9 juin 2011, le Conseil constitutionnel a déclaré contraires à la Constitution les articles L. 3213-1 et L. 3213-4 du code de la santé publique sur les instaurations et les maintiens de l'hospitalisation d'office (HO), tout en conservant la même date de prise d'effet de la déclaration, à savoir le 1er août 2011. Les prises en compte de ces deux décisions ont été ajoutées au projet de loi, mais pour la seconde dans la précipitation, à cause du délai très court.

3. Le collectif des 39 se définit comme un collectif de défense de la psychiatrie constitué presque essentiellement de professionnels. Défendre du sécuritaire la psychiatrie ne peut que rassembler la plupart des forces. Mais en profiter pour tenter de se refaire une virginité en pronant une psychiatrie humaniste qui n'a jamais existé relève du tour de passe-passe.

4. Le collectif « Mais c'est un Homme... » regroupe diverses orgas, syndicats et partis politiques, tel le Syndicat de la magistrature, l'Union syndicale de la psychiatrie, la LDH, ATTAC, Advocacy France, etc.

5. « Décision du Conseil constitutionnel à propos des internements psychiatriques : petit pas ou premier pas ? », 02/12/2010, www.maiscestunhomme.org

6. Diable ! Tout discours évoquant la dignité, la légitimité et l'éthique de la responsabilité de la psychiatrie ne peut que nous écorcher gravement les oreilles...



SANS REMÈDE



Au regard de notre époque
sécuritaire en tout
et pas seulement là où se portent nos luttes
mais aussi entre nous...

On a pas le temps de reprendre leurs dictionnaires
pour voir si on y comprend quelque chose !

Pour pas que le délire du monde réel
écrabouille tous les autres

Donnons des ailes à nos délires

Ne pas se laisser enfermer dans les définitions

et pétons les plombs de tous côtés !

Ce monde

clos à force d'être normé
malade à force d'être médical
froid à force d'être rationnel

Ce monde-là n'a que trop duré !

Tayo, camarade !

Lançons la horde des délirants à l'assaut de la citadelle de la raison !

Et brûlons définitivement le marché des étiquettes
y compris dans nos têtes

A.



COMPTE RENDU D'UN ATELIER DE DISCUSSION

Nous avons participé à deux reprises au cours de l'année 2011 à des ateliers de discussion en petits groupes (entre 3 et 6 personnes). Ici le thème choisi par les participant-e-s était Réagir et soutenir, individuellement et/ou en collectif. Nous vous en proposons un compte rendu partiel, l'intégralité étant lisible sur le site du journal.

18 Nous avons échangé sur nos galères avec nos têtes, entre autres les crises d'angoisses (on est plusieurs à pratiquer), les coups durs où on aurait envie de tout lâcher et les moments délirants pas admis (quelqu'un-e a parlé d'une décision de suivre tout ce qui était vert dans la ville par exemple, ce qui est totalement gratuit et n'a aucun sens apparent, pourtant, ça fait du bien !).
19 Quelqu'un-e a dit que se faire un peu fou-folle, ça rendrait plus poreuses les barrières avec les autres. On s'est dit qu'on avait dans nos gueules notre commun de nager à contre-courant, et qu'être « contre » c'est pas une place facile. Deux personnes ont témoigné de leurs histoires de soutien à des potes. S'il y a une intervention du collectif, c'est toujours quand il est trop tard, c'est-à-dire que le moment de « pétage de plombs » est un évènement, mais ça fait aussitôt penser qu'il y a eu un avant. Dans un cas, il y a eu une attitude de déni et un avis général du genre que la psy c'est de la merde. L'effet a été : on ne fait rien. Plus généralement il y a une gêne qui individualise complètement les dérapages/acrobaties psychiques. Il est courant de rendre quelqu'un-e responsable de ce qui lui arrive. Le déni dans ce cas a eu pour conséquence l'internement du pote.

Il faut aussi savoir prendre acte d'une réalité ; passer le relais à l'hosto ou la famille doit être dédramatisé si personne ne veut ou ne peut soutenir assez, ou que c'est momentanément trop dur, ce qui ne veut pas dire l'abandon du ou de la pote en l'occurrence, mais multiplier les soutiens (et la famille, et des ami-e-s...), tout en continuant d'avoir une relation avec la personne en se tenant au jus de ce qui se passe pour lui ou elle, en mode méfiance et



SANS REMÈDE

NEZ PARFAIT

Facile à obtenir
Le rectificateur américain breveté refait rapidement et confortablement d'une façon permanente, sans douleur, le soir en dormant, tous les nez disgracieux.
Notice contre 2 timbres.

RECTIFICATEUR AMERICAIN
N° 95, A ANNEMASSE (France)
EN VENTE AUSSI PHARMACIES

veille. Expériences : monter un planning de présence en relais, exiger de la ou le voir si il y a enfermement, montrer aux pys qu'il y a du monde autour en venant tous les jours, à plein dans le couloir s'il y a un rendez-vous, parler et se renseigner sur le traitement...

Et puis, on s'est dit aussi que ça serait important d'essayer d'entendre comment la personne qui « pète les plombs » se nomme elle-même ou ce qui lui arrive (ex : « je vis dans une autre dimension »), et utiliser ses mots, peut-être en inventer ; et surtout, chaque fois que c'est possible, l'associer aux décisions qui la-le concerne. Par contre, on va pas commencer à imaginer des diagnostics nous-mêmes.

Il s'est dit que soutenir individuellement était impossible ou pas souhaitable, et que même les soutiens avaient besoin de soutien, ou au moins de parler avec une ou plusieurs autres personnes, et plus généralement, chercher ailleurs, à l'extérieur du groupe ou de la situation, aux plus d'endroits possibles, des infos, des expériences. Penser la médecine et particulièrement la psychiatrie comme un pouvoir sur nos vies nous amène à penser tout rapport avec cette institution comme un rapport de force. Vouloir aider nous oblige à nous poser des questions sans arrêt sur notre place, nos moyens, nos limites, nos intentions, si on ne veut pas reproduire des rapports de domination avec l'autre ou se substituer à un médecin.

On a parlé du danger d'être une béquille, ou de laisser l'autre se noyer... On s'est dit aussi que parfois il n'y a rien à dire, peut-être rien à faire, que voir quelqu'un-e pour ne pas parler, ça peut aussi être utile (on ne le fait jamais).

Quelqu'un a dit que cette expérience de soutien, si c'est dur, c'est aussi enrichissant et pour le collectif et pour lui personnellement.

Les groupes de paroles sont perçus comme des



moments un peu psychologisants de comptoir, « bons pour les bonnes femmes » genre « pathétique ». Sauf que si on le faisait de manière régulière, ça permettrait peut-être d'éviter le trop-plein finissant chez un psy, et ça pourrait éviter que les places auxquelles certain-e-s sont assigné-e-s soient définitives. En même temps, on a pas envie de s'exposer ni à tout le monde, ni tout le temps, ni de se transformer en auto-observateur-trice de nous-mêmes ou des autres. On a aussi besoin de secrets.

Nommer permet de prendre acte, mais en même temps, ce qui fait peur c'est que ça rend réel (si je dis : j'ai des crises d'angoisse, ça peut en déclencher une, maintenant, ou préparer un terrain possible aux autres), les mots peuvent fixer un regard sur soi ou les autres qui fait peur par leur côté apparemment définitif. Alors qu'on est jamais réductible à une seule identité, et qu'on est en mouvement tout le temps, on doit se le rappeler quand quelqu'un-e aberre, il ou elle n'est pas que ça et ne le sera jamais.

« L'HP n'est jamais loin » a dit l'un-e de nous, on le sent

par : ce qu'on s'interdit de faire comme écart public, ce qu'on contient, par la peur, et par la répression immédiate quand on dépasse les bornes.

On n'est pas égaux devant la psychiatrie, que ce soit par le genre, l'entourage, la culture, l'âge, l'origine sociale... Il y a des luttes à mener, différenciées et à inventer sur différents modes.

Note spéciale à l'entourage : c'est horrible que quelqu'un-e soit présenté-e ou parlé-e comme « celle-celui qui a péte les plombs », au risque de fabriquer des taules relationnelles, donc, apprenons activement à fermer nos gueules.

Pour conclure, on s'est dit que parmi ce qui nous donne de la force, il y a cette conviction que comprendre et lutter sont des armes et des nourritures, dans un monde que la norme rend mort. Même si on a la vie dure, au moins elle est vivante et bien à nous, larmes comprises.

U ne maladie nommée schizophrénie

Elle a atteint ma vie

Et elle me détruit

Je ne sais pas quoi pour m'accrocher

Et surtout pour ne plus me mutiler

J'aimerais pouvoir m'aider

Mais dans ma tête tout est bloqué

J'ai peur d'être abandonnée

Une fois de comme lycée

Je buvais de l'alcool tous les matins

Et ce n'était pas pour rien

Alors je me suis sortie hors du monde

Parce que je ne voulais pas entrer dans la ronde

Où il y a tant de peines, de haine

Mais aussi de la joie

Aussi belle qu'une peinture sur soie

Je peux dire que j'ai de la chance

Car pour certaines personnes la vie se joue sur une balance

Même si je ne l'ai pas choisie

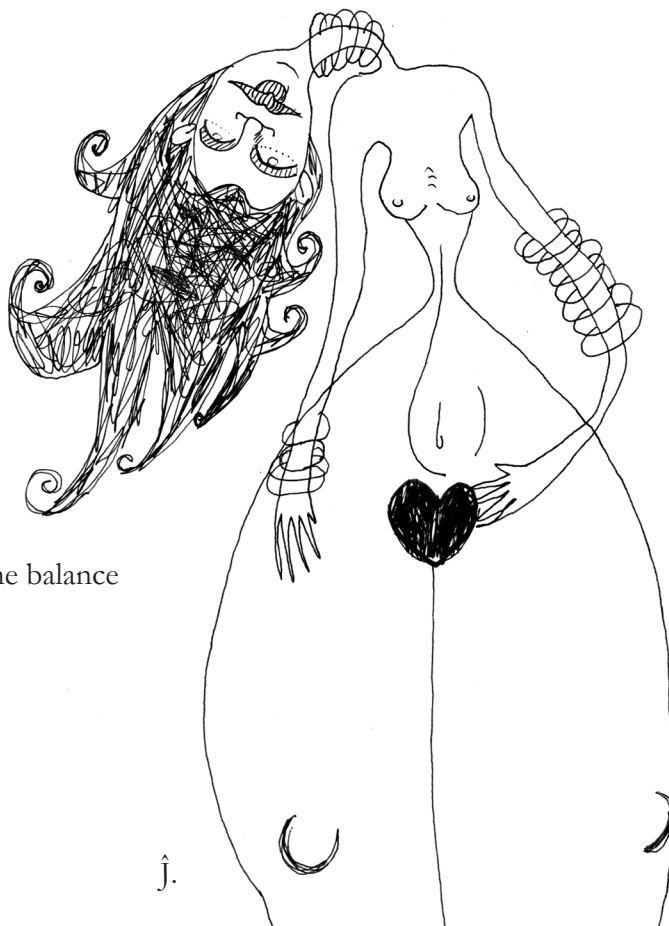
J'ai de la chance d'être en vie

Et de plus j'ai envie de m'en sortir

Pour un plus bel avenir

Tous les soucis que j'ai maintenant disparaîtront

Avec le temps avec des efforts j'y crois à fond



MARGE

Dans les années 60 et 70, ont existé en Europe plusieurs mouvements différents pouvant être qualifiés d'anti-psychiatriques. En France la thérapie institutionnelle, développée par François Tosquelles et Jean Oury, semble avoir occupé le terrain de la contestation de la psychiatrie traditionnelle et empêché le mouvement antipsychiatrique de pleinement se développer, comme par exemple en Grande-Bretagne, avec

20 *David Cooper.*

21 *Un mouvement radical contre la psychiatrie a tout de même existé dans l'effervescence post 68, avec entre autres le Groupe Information Asiles (GIA), et son journal Psychiatisés en lutte, et Marge. Dans ce dernier, se sont retrouvés "délinquants", psychiatrisé-e-s, "toxicomanes", "prostituées", féministe-s, homosexuel-le-s... « On y a vu aussi des intellectuels, psychiatres, psychanalystes, psychologues, sociologues, journalistes, philosophes et écrivains. C'est une auberge espagnole et un melting-pot invraisemblable. » (La mort de l'asile, J. Lesage de La Haye). Les idées étaient libertaires, la critique de l'asile radicale et les actions nombreuses. Marge a publié un journal qui a eu seize numéros. La plupart étaient centrés sur un thème : prison, "délinquance", "toxicomanie", homosexualité, féminisme, psychiatrie, littérature, musique... La psychiatrie était un des objets investis par un combat politique exaltant la révolte des « marginaux ».*

Le n°6 (avril-mai 1975) s'appelait Pourriture de Psychiatrie, nous avons choisi d'en reprendre un texte intitulé « Le désir de psychiatrie ». Pour autant, cela ne signifie pas que nous sommes d'accord avec tout ce qu'il contient. Mais il nous semble incontournable de se confronter à l'histoire des différents mouvements ayant existé, aux ouvrages et publications, afin d'apporter des éléments de réponse aux questions suivantes : quelles étaient les composantes liées spécifiquement à cette époque, à son contexte

politique ? Quelles idées, réflexions et formes d'action pourrions-nous reprendre, partiellement ou totalement ?



SANS REMÈDE



Le désir de psychiatrie

Assez de mensonges, messieurs les spécialistes et que cela soit bien clair dans l'esprit de tous, à savoir que nos objectifs sont :

- la destruction de la psychiatrie,
- la libération de tous les « malades mentaux »,
- la suppression de tous les asiles.

Il faut crier, hurler qu'il n'y a pas d'autre alternative à la psychiatrie que celle de sa destruction.

C'est pourquoi il est nécessaire de dénoncer le discours anti-psychiatrique qui n'est que le retour du même. L'anti-psychiatrie, c'est encore et toujours la psychiatrie et son discours, la répétition sans la différence. Le temps n'est plus à dire mais à faire, non pas l'action pour l'action, mais bien l'intervention généralisée sur les lieux mêmes de la répression sauvage et aveugle qui demain peut tous nous frapper, car nous sommes tous des malades mentaux en puissance et nous savons trop ce qui nous attend si nous ne faisons rien. Là est le seul discours qui peut fonder notre pratique contre l'institution psychiatrique.

Nous affirmons tranquillement que la maladie mentale, ça n'existe pas et que ce n'est qu'une invention de psychiatres. De plus nous sommes persuadés qu'il s'agit bien là d'un phénomène racial, d'une négation de l'autre qui passe par le refus de cette différence qu'est le comportement du « malade mental ».

Il n'est plus nécessaire de démontrer qu'en plus de son caractère profondément répressif, la machine psychiatrique est un immense instrument (et de premier ordre S. V. P. !) aux mains de la bourgeoisie, de qui les psychiatres, libéraux, gauchisants, pseudo-révolutionnaires ne sont que des alliés objectifs qui norment, encadrent, codent, gardent, emprisonnent, lobotomisent, normalisent, neuroleptisent, classifient, électrochoquissent, analysent ces dits « malades mentaux ».

La vérité, c'est qu'on appelle la folie maladie mentale, parce que la folie fait peur, qu'elle dérange, qu'elle décode et court-circuite tout le système. C'est ça l'investissement politique inconscient ou conscient du champ social. Ce que nous disons, c'est que la

folie est politique, que ses origines sont politiques et que, comme la délinquance, elle est une fantastique révolte de l'homme contre le pouvoir de cette société de misère, que tous les « malades mentaux » sont des prisonniers politiques et que c'est pour des raisons fondamentalement politiques qu'on les enferme, que la folie ça existe bel et bien et que ça fonctionne très bien, mais que ça n'a rien à voir avec une maladie et qu'il s'agit de tout autre chose que ce que les spécialistes en question voudraient bien y voir.

Alors voilà, on peut se demander ce que ça veut dire, ce désir de psychiatrie ? Qu'est-ce que ça signifie et à quoi ça sert un psychiatre ? Coureur de vacances, de chimères ou de fantasmes ?

L'extraordinaire, c'est que nous avons même rencontré des psychiatres heureux, qui aiment leur travail, en sont fiers et défendent l'institution. Ils ont bonne conscience, ils répondent à la demande, on peut d'ailleurs se demander laquelle puisque c'est eux qui la créent, ils aident et soulagent. On croit rêver, eux les complices des flics, des juges, des patrons, eux qui utilisent leur pouvoir à enfermer, eux qui se déchargent du sale travail sur ces larbins, les leurs, que sont les infirmiers psychiatriques. Que dire ? Que faire ? Chaque année de brillants médiocres petits cons d'étudiants en médecine font leur entrée en psychiatrie. Ce qu'ils veulent, c'est voir les fous de près, les étudier, comprendre pourquoi ils sont fous et comment ils ont pu en arriver là, ces malheureux... Ça ne risque pas de leur arriver. Qu'on se souvienne de ces mots de Cooper qui, parlant des psychiatres, disait « qu'ils ne sont en fait que des médecins médiocres, des gens qui n'ont pas pu "réussir" en médecine générale ».

Mais après tout qu'importe, « la violence qui crève les yeux, continue Cooper, c'est cette violence subtile et masquée que les autres, les hommes normaux, exercent sur ceux qu'on a baptisés fous ».

Ce qu'il se passe, c'est qu'il existe une catégorie d'hommes qui n'acceptent pas la différence, c'est alors que leur soif de rationnel les conduit au sadisme.

LE LABYRINTE DONT VOUS ÊTES LE HÉROS

FAIRE UNE DEMANDE DE DOSSIER MÉDICAL

Il nous semble important de rappeler que chaque psychiatrisé-e ayant été interné-e a le droit d'obtenir une copie de son dossier médical. Pour autant il faut aussi savoir comment faire la demande et ce que l'on risque d'y trouver afin de s'y préparer.

En tant qu'ex-psychiatrisée, internée à de nombreuses reprises, il m'est récemment apparu nécessaire de ne pas laisser mes dossiers médicaux aux seules mains des soignant-e-s et administratifs des hôpitaux dans lesquels j'ai pu passer. On peut vouloir savoir ce que ces gens-là ont écrit sur nous.

22 Les dossiers médicaux sont constitués d'un certain nombre de pièces, dont les observations infirmières quotidiennes – vous savez quand on veut demander quelque chose et qu'on nous répond que c'est l'heure des transmissions, eh bien ils sont en train d'écrire sur nous – les entretiens avec le ou la psychiatre, les traitements, les décisions de mise en isolement, les comptes rendus d'hospitalisation...

23 • Pour obtenir votre dossier médical, vous pouvez demander au médecin qui vous suit d'en faire la demande pour vous, en son nom.

• Vous pouvez vous renseigner par téléphone auprès du service concerné pour connaître la démarche de consultation et de récupération de votre dossier sur le lieu même de votre hospitalisation.

• Vous pouvez télécharger sur le site de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris (AP-HP) www.aphp.fr un formulaire dans la rubrique « droit du patient ». Vous pouvez vous permettre d'envoyer ce formulaire à tous les hôpitaux qui ne dépendent pas de l'AP-HP, assorti d'une photocopie de votre carte d'identité, mais sachez que cela ne sera pas suffisant et qu'un échange de courriers s'ensuivra. On pourra vous demander une lettre adressée au médecin qui vous a suivi lors de l'internement, un chèque pour le coût des copies, de remplir un formulaire particulier...

• Si vous appelez le secrétariat des lieux où vous avez été enfermé-e, hôpitaux ou clinique psychiatrique privés... ayez avec vous votre numéro de sécurité sociale, tous les fichiers étant informatisés, vous serez en mesure d'obtenir les dates d'entrée

et de sortie pour chaque service lors de chaque hospitalisation, si vous ne vous en souvenez plus. Ces informations vous seront demandées par la suite pour remplir les formulaires.

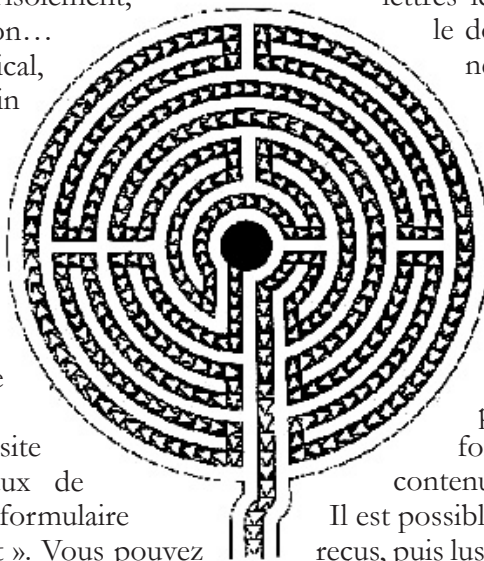
Dans tous les cas, il est important de vous préparer à la réception des dossiers. Car si ce qui y est consigné ce n'est pas vous, cela parle de vous. Les experts parlent aux experts dans une langue et au moyen d'abréviations trop souvent incompréhensibles. Par ailleurs même si leur façon de traduire nos réactions ne nous paraît ni fondée, ni intelligente, ni pertinente, il peut être blessant ou violent de lire en toutes

lettres le diagnostic qu'on nous a collé sur le dos, d'apprendre des choses que l'on ne cherchait pas particulièrement à savoir, de se plonger dans la manière dont des inconnu-e-s ont pris des décisions qui pour certaines ont pu gâcher des pans entiers de nos vies.

Donc, n'hésitez pas à prévenir un copain, une amie, des frangins, frangines que vous faites cette démarche, voire de la faire à plusieurs ou d'attendre d'être en forme pour prendre connaissance du contenu de votre dossier médical.

Il est possible qu'on ne sache plus lorsqu'on les a reçus, puis lus, ce que l'on y cherchait ni ce que l'on voulait en faire, mais nous continuons de trouver pertinent de ne pas laisser nos bouts de vies épars, traités, médiqués, enfermés, diagnostiqués entre les mains des blouses blanches.

Note : Par ailleurs, nous savons tou-te-s que les pysy et consorts abusent régulièrement de leur pouvoir au sein de l'institution, et même si nous ne sommes pas juridico-systématiques, il peut être bon de savoir que sur la base du dossier médical vous pouvez engager une procédure en justice. Tous les renseignements utiles dans ce cas sont à chercher sur le site du Centre de Réflexion et de Proposition d'Action sur la Psychiatrie (CRPA) <http://psychiatrie.crpa.asso.fr>



SANS REMÈDE

SANS REMÈDE



ZOZO-le-skizo



AIME COURIR
TOUT NU

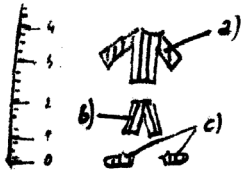
Mais ça ne plaît pas



AUX GENS-TOUT-HABILLÉS ...

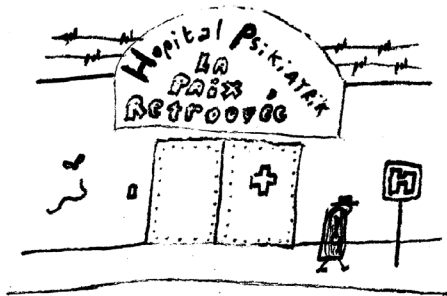


Alors on lui met
un PYJAMA



et des pantoufles

et on le cache...

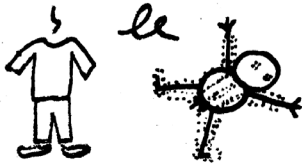


et TOUT
RENTRE



dans l'ORDRE.

Pour ZOZO-le-skizo



TOUT LE MONDE
est NU...



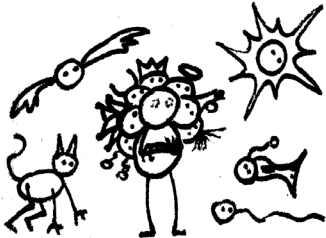
...SOUS SES HABITS

et TOUT LE MONDE
est SINCÈRE...



...SOUS SON MASQUE

ZOZO-le-skizo
est POLYMORPHE

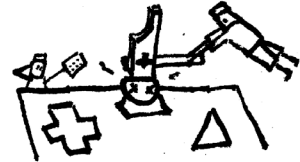


Mais on voudrait
qu'il soit



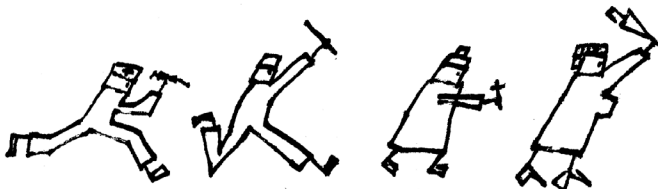
NORMAL!

on essaye
de le



FORMATER...

Mais ça ne marche pas...





Le Corps est perdu, l'ame est perdue, l'expression n'est plus la somme des sens & paroles

I could
Really USE A WISH

Lia.

7/11